

Rapport du 1er canonier servant TRIBUT

Dans une seconde place, espèce de courette, surplombant la première, gisaient pêle-mêle dans des positions qui en disaient long sur leurs souffrances, un homme et cinq femmes. Parmi elles, une seule était morte. Dans les survivantes se trouvait une négresse, sans doute domestique de la famille.

Après avoir franchi d'un bond le brasier qui nous séparait de la jeune fille, nous arrivâmes à elle et, la prenant délicatement dans nos bras, nous la déposâmes près des siens.

A notre vue ceux-ci firent un effort pour se ranimer et voici les quelques paroles prononcées par le père de famille : "Je sais que les soldats français sont bons et si vous nous sauvez vous serez récompensés", puis il nous expliqua que grâce à l'eau d'un bassin, sorte de lavoir que nous apercevions au fond de la pièce, il avait pu avec l'aide des siens faire la part du feu et éviter ainsi le sort de ses concitoyens.

Nous demandant à boire, il nous indiqua, accroché au mur de la première pièce, un petit lavabo portatif, contenant un peu d'eau tiède, dont nous fîmes la distribution.

Cette absorption parut les ranimer un peu et ils voulurent que l'un de nous restât près d'eux, pendant que l'autre irait chercher des secours.

Mais vu l'épuisement de nos forces et le mauvais état des routes, nous n'étions pas trop de deux pour cette tâche et après leur avoir promis notre prompt retour, nous partîmes vers le rivage dans l'espoir de trouver une barque capable de nous ramener tous à Fort de France par mer.

Nos recherches furent vaines et en fouillant les épaves de la rive, nous vîmes tout à coup un être humain se soulever parmi elles.

Nous approchant, nous vîmes un matelot grièvement brûlé qui manifestant une soif ardente but quelques gorgées de rhum à un baril trouvé sur la plage.

Puis, l'ayant interrogé, voici le récit que nous fit Raphaël PONTZ, né à Barcelone (Espagne), chauffeur à bord du Roraima :

"Étant à mon poste dans la chaufferie du navire, des bruits anormaux se firent entendre et je remontai sur le pont. Je vis alors arriver avec la rapidité de la foudre un nuage de feu, venant de la Montagne Pelée et se dirigeant sur St-Pierre. Instinctivement je redescendis dans le bateau pour échapper à ce feu, quand ayant à peine descendu quelques marches, la machine fit explosion et je fus brûlé par l'eau bouillante et la vapeur s'échappant des chaudières. Je remontai de nouveau sur le pont et, pensant y trouver un soulagement, je me jetai à la mer. Mais elle était également brûlante et malgré cela j'y séjournai quelques heures attendant la fin de l'éruption et épuisé je me traînai sur le rivage où vous venez de me trouver."

Ce matelot se cramponnant désespérément à nous, nous prîmes le parti de l'emmener et le

transportâmes en le chargeant à tour de rôle sur nos épaules et nous nous dirigeâmes vers la cathédrale dont la tour intacte se dressait au milieu des décombres.

Nous atteignîmes la cathédrale puis, traversant le cimetière, nous arrivâmes après plus de deux heures d'efforts presque surhumains au haut de la côte du séminaire.

Les amas de décombres enflammés qu'il fallait à tout instant franchir, cette couche de cendres brûlantes de trente centimètres au moins qu'il fallait traverser, avec sur les épaules, un fardeau lourd et délicat, la vue pleine d'horreur au spectacle de tous ces cadavres, nous rendirent la tâche très pénible et c'est exténués de fatigue que tous trois nous nous assîmes sur un tronc d'arbre renversé au travers de la route.

Peu après arrivèrent de Fonds St-Denis deux cavaliers qui nous reconnurent aussitôt et nous encouragèrent un peu.

Ces deux militaires étaient le brigadier MOISY et le canonier FERET, montés sur des mulets et venus de Colson à notre recherche.

Après un court repos, nous chargeâmes le matelot blessé sur l'une des montures et VALANT, à bout de forces, prit l'autre.

Nous reprîmes ainsi tous cinq la route de Fonds St-Denis, et il fallut au brigadier MOISY toute son énergie pour me décider à poursuivre ma route, sans lui je me serai peut-être arrêté en route à bout de forces.

A Fonds St-Denis, à la mairie, de nombreux sinistrés étaient déjà logés et nous déposâmes l'espagnol parmi eux.

Le brigadier MOISY et le canonier FERRET à ce moment repartirent à Colson pour chercher des secours et nous promirent d'en ramener.

Ici se place un fait insignifiant en apparence mais qui a son importance.

Incapable de faire un pas de plus, arrivé à Fonds St-Denis, je voulus persuader à VALANT, un peu reposé, de se rendre à Colson pour y faire le récit de notre voyage et tâcher d'obtenir du Chef de détachement une fourragère pour sauver la famille dont j'ai parlé.

Ne voulant pas me quitter, VALANT passa la nuit avec moi à la mairie et le lendemain matin, ayant attendu vainement jusque près de onze heures des secours qui ne venaient point, nous laissâmes notre matelot aux soins des gens du pays et partîmes pour Fort de France.

Nous allions quitter Fonds St-Denis lorsque nous rencontrâmes deux gendarmes de la brigade du chef-lieu, parmi lesquels le nommé MOREL, et après leur avoir fait notre rapport nous rebroussâmes route avec eux jusqu'au séminaire et là en leur présence nous fîmes de nouveaux appels, auxquels répondirent des voix semblant provenir du quartier que nous avions exploré la veille.

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)